

# Penser

Plaisir de vivre,  
souffrance à vivre

Roger Perron



# Penser

Plaisir de vivre, souffrance à vivre

## ÉDITIONS IN PRESS

74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

[www.inpress.fr](http://www.inpress.fr)

Collection dirigée par **Roger Perron**, psychanalyste, directeur de recherche honoraire au CNRS, professeur émérite à l'Université Paris-V et membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris, et **Sylvain Missonnier**, psychanalyste de la SPP, professeur de psychologie clinique de la périnatalité à l'Université Paris-V ; il dirige depuis 2012 le laboratoire Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse.

VIOLENCE(S). LA PASSION DE DÉTRUIRE.

ISBN 978-2-84835-596-2

© 2020 ÉDITIONS IN PRESS

Couverture : Lorraine Desgardin

Illustration de couverture : © Abstract Artworks – Adobe Stock

Mise en pages : Meriem Rezgui

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Penser

Plaisir de vivre, souffrance à vivre

Roger Perron

## Manifeste de la collection

La psychanalyse est vouée à l'exploration du monde intérieur ; elle vise au démasquage des illusions et des faux-semblants dont s'habillent les réalités déplaisantes, en dénonçant avant tout les mensonges qu'on se fait à soi-même. À l'écart de toute soumission à un pouvoir transcendant, elle aspire au libre arbitre et à la responsabilité individuelle des pensées et des actes. Sous tous ces aspects, il paraît évident que la psychanalyse est une fleur précieuse – mais mortelle – de la démocratie.

Or, en ce siècle de tumultes, de gigantesques mouvements de convection brassent les hommes, leurs façons d'être et de faire, leurs règles de conduite et leurs lois, leurs histoires et leurs destins, leurs croyances, leurs désirs et leurs angoisses. Nous y affirmons des valeurs essentielles, celles d'un idéal démocratique, rudement secoué certes, mais vivant. Mais sur nos frontières se produisent des turbulences d'une extrême violence. Les comportements individuels, les rapports interpersonnels, les règles du bon usage, les structures sociales, les institutions, les règlements et les lois, etc., tout cela change et résiste au changement, de sorte que s'affrontent en permanence ce qui valait avant, ce qui vaut maintenant, ce qui vaudra peut-être demain.

Comment situer la psychanalyse en tout ceci ?

La collection Psychanalyse vivante se propose de considérer les relations envisageables entre transformations sociales et psychanalyse :  *dans quelle mesure celle-ci a-t-elle marqué les changements sociaux (en particulier via des changements individuels), et peut-elle peser aujourd'hui ? Demain aura-t-elle un impact ? En retour, en quoi la psychanalyse a-t-elle pu porter la marque de ces changements eux-mêmes ?*

## Sommaire

Manifeste de la collection .....	4
Introduction .....	7

### Les rouages de la pensée

---

Le plaisir de vivre .....	13
Aux origines : perception, action, .....	25
Prendre pour vrai .....	33
Symbolisation et langage.....	47

### Représentations et symboles

---

Représenter, symboliser .....	63
Symboliser, théoriser.....	71
Comment naît la représentation ? .....	87
Faire semblant .....	97
Représentation, symbole : continuité ou saut évolutif ?.....	105

### Les troubles graves de la pensée

---

Fantasme et pensée (à propos des autismes et psychoses infantiles) .....	119
Un traumatisme permanent .....	131
De l'identique au semblable.....	139
Pauvre Alice...	
Sur le monde fou où la jeta Lewis Carroll .....	155

## Les troubles œdipiens de la pensée

---

Figures de la méconnaissance, chemins de la connaissance.....	169
Les inhibitions et la problématique œdipienne.....	183

## Le trop et le trop peu

---

La compulsion à penser :	
de l'Homme aux Rats à Schreber .....	197
Bartleby, ou l'aspiration au néant .....	209
Références bibliographiques.....	215

## Introduction

Quelle est l'origine de la pensée ? Quelle place le langage y joue-t-il ? Comment naît la représentation ? En quoi la pensée participe-t-elle du plaisir de vivre, et pourquoi peut-elle être source de souffrance ? Perception, représentation, symbolisation... quels sont les mécanismes de cette « *activité de l'esprit* » ?

Cet ouvrage est conçu en cinq parties. Il s'agit d'abord, sous le titre « *Les rouages de la pensée* », de tenter de répondre à la question : qu'est-ce que penser et quels en sont les présupposés possibles ? Un second groupe de textes concerne les processus fondamentaux de représentation et de symbolisation. Il s'agit sous ces deux rubriques des modalités de fonctionnement de la pensée dans son cours le plus heureux, où penser est un plaisir. Les trois dernières rubriques envisagent au contraire la souffrance liée aux troubles et dysfonctionnements de la pensée. En certains cas, il s'agit de troubles graves, des altérations qui s'inscrivent dès les bases du fonctionnement psychique ; le cadre de référence est alors celui des psychoses. En d'autres cas, il s'agit de troubles moins basiques mais qui peuvent cependant être très handicapants ; le cadre de référence est alors celui des névroses. Sous une dernière rubrique, deux textes enfin illustrent des modalités de fonctionnement de la pensée considérés sous l'angle de la quantité (« *le trop et le trop peu* ») plutôt que, comme précédemment, sous l'angle de la qualité. Tout cela est illustré d'observations venues de la pratique psychanalytique et de l'observation des autismes et psychoses de l'enfance.

La question centrale est donc : qu'est-ce que penser ? Selon une longue tradition philosophique, qui remonte au moins à Démocrite, penser c'est remanier des matériaux issus de la perception. Si simple que cela paraisse, cela suppose la distinction de deux ordres de réalités bien différentes : d'une part la réalité des objets et des événements du monde extérieur, telle qu'en témoignent la vue, l'ouïe, le toucher, etc. ; d'autre part la réalité des processus mentaux qui en sont le répondant intrapsychique. Dès lors les questions prolifèrent. Voici, brièvement.

Comment ces deux espaces, l'espace externe de la perception et l'espace interne des représentations, se coordonnent-ils tout en restant distincts ? Comme on ne peut supposer que cette distinction et cette correspondance existent d'emblée chez le nouveau-né, quel en est le développement chez l'enfant, comment cela subsiste-t-il ensuite ? Car cette distinction est nécessaire, mais elle est aussi fragile, comme en témoigne son effacement dans le rêve.

La question ainsi posée au plan de la psychogenèse peut aussi être posée au plan de la phylogenèse : quand et comment cette distinction et cette coordination sont-elles apparues au cours de l'évolution des espèces ? Est-ce le propre de l'homme ?

Ces questions se spécifient dans l'un et l'autre de ces deux espaces.

*L'espace du monde environnant.* On ne peut penser à la perception sans la lier à l'action ; leur complémentarité est vitale pour tout être vivant subsistant par des actions qui utilisent les données perceptives. La tradition philosophique, dont on suit ici les linéaments, a cependant eu tendance à opposer à l'action une perception passive, à la façon d'un simple dispositif enregistreur. Il fallait pourtant bien admettre que les ratés (notamment les illusions perceptives) invitent à se méfier du sentiment que la perception donne une image fidèle de la réalité des objets. Il est devenu clair que toute perception est, en fait, le produit d'une activité perceptive délimitée par la nature et le fonctionnement des organes sensoriels, et qu'elle est de plus réglée par une bonne dose d'interprétation. Mais quelle dose ? On a répondu : minime ou nulle, la perception donne (sauf pathologie) une image réelle du monde. On a aussi répondu, à l'opposé : majeure, la

perception est contingente aux organes des sens dont nous disposons, et le monde est d'emblée construit par l'activité psychique. « *Il n'y a rien dans l'esprit qui ne soit d'abord dans les sens* », dit Locke ; mais Leibniz ajoute : « *sinon l'esprit lui-même* »... Réanimé par le positivisme, ce débat s'est fait particulièrement vif à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, opposant sensualisme et constructivisme. C'est l'époque de formation de Freud, qui n'aura pas cessé d'osciller entre les deux positions.

*L'espace intrapsychique.* On peut considérer que le matériau de base du travail psychique, ce sont les représentations, reflet des données de la perception transposées à un nouveau niveau de réalité. Quelle en est la genèse ? Autrement dit, par quels processus apparaissent chez le bébé les premières représentations, comment se différencient-elles et s'organisent-elles ? La même question peut être posée dans l'ordre de la phylogénèse : où et comment apparaissent-elles au cours de l'évolution des espèces ?

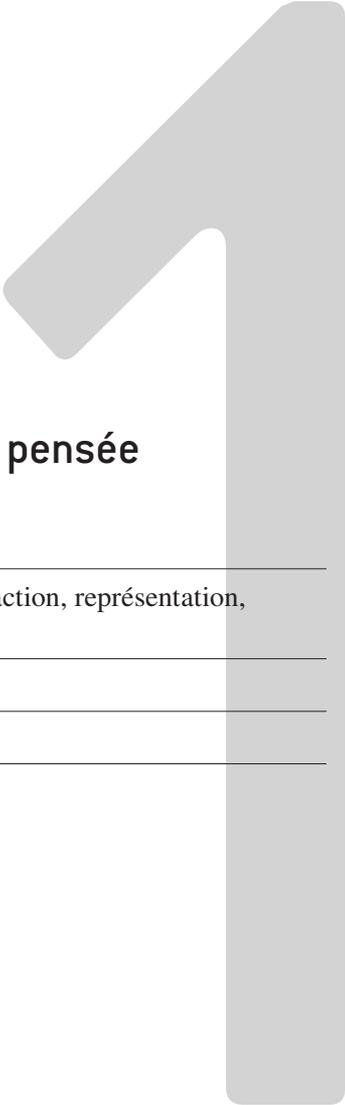
Ces représentations ne sont pas des bibelots inanimés posés sur une étagère ; ce sont des êtres animés qui se lient, s'opposent, se différencient et se transforment constamment : c'est le travail de la symbolisation, par où l'activité psychique prend une nouvelle dimension, en particulier grâce au support du langage. Un étage de plus, et c'est l'activité théorisante qui a permis à l'homme de devenir « *maître et seigneur de la nature* »...

De la nature, mais pas de lui-même. Car si la vie psychique se bornait à ce qui vient d'être dit, cela pourrait décrire l'activité d'un ordinateur très perfectionné fonctionnant sans failles. L'homme, lui, est sujet à l'erreur, justement parce qu'il prend des risques en anticipant, en supposant, en interprétant ; mais aussi parce que, en contradiction avec son désir de savoir, il lui arrive de préférer ne pas savoir. La vie psychique est sous-tendue par l'affect, la passion, le conflit ; il est des représentations si déplaisantes qu'elles sont condamnées à la relégation, dans un territoire dont elles cherchent toujours à s'échapper. Cela s'appelle le refoulement et le retour du refoulé.

Dernière question, et non la moindre. Par tout cela, on tente de comprendre comment, corrélativement, se construisent l'appareil psychique

et le monde environnant. Mais quelle est la réalité de cette construction ? Se prolongent donc ici les réflexions ouvertes dans un livre précédent (*Vérité, réalité, psychanalyse*, In Press, 2019).

Je souhaite au lecteur autant d'intérêt (et peut-être de plaisir) à lire ces textes que j'en ai pris à les écrire et réécrire.



## Les rouages de la pensée

Le plaisir de vivre

---

Aux origines : perception, action, représentation,  
fantasme

---

Prendre pour vrai

---

Symbolisation et langage

---



## Le plaisir de vivre

Victor pose sur le monde un regard passionné. Il a onze mois, le monde est à lui, il se l'approprie avec enthousiasme. Je regarde cela, un peu ému. J'envie ce plaisir de voir, d'entendre, de toucher, de goûter, ce plaisir d'être et déjà de faire, ce plaisir de vivre... J'admire son adresse nouvelle pour saisir un objet, le retourner, en examiner les différents aspects, le goûter, le taper, le frotter, écouter les bruits que cela produit. J'admire sa célérité lorsqu'il explore l'espace environnant à quatre pattes. Je lui rends l'objet qu'il vient de jeter par-dessus bord, et nous recommençons longuement ce jeu des apparitions-disparitions ; je ris avec lui aux premiers jeux de « coucou »...

Le plaisir de vivre, c'est, dès le début, le plaisir des sens, le plaisir de savoir, de penser, d'agir, d'aimer. Dès le jour de sa naissance, Victor a ouvert les yeux et regardé. Dans ses yeux, toute l'interrogation du monde : qu'est-ce que cela ? Qui es-tu toi qui me regardes ? Tout bébé qui se porte bien est intensément occupé. Quelque chose du genre : lorsque je vois « ça » s'agiter là devant mes yeux, j'ai l'impression que c'est accompagné de sensations dans tout le haut de mon corps, et surtout au niveau de mes bras et mes mains ; il me semble bien que je pourrais reproduire ça, et vérifier que ça va ensemble... Il y a des bruits, des sons, des images, qui reviennent plus ou moins régulièrement, et qui annoncent quelque chose d'agréable : la tétée, le change, le bain, les jeux et les ris avec maman. Certains de ces bruits ont une tonalité particulière : c'est comme ce que j'entendais quand j'étais dans le ventre de ma mère, mais c'est aussi bien différent. Si je crie au bon moment, j'ai plus de chances d'obtenir ce que je désire, que « ça » vienne... Etc.

Bien sûr, en décrivant ainsi les premières coordinations sensori-motrices et la mise en place des premières praxies, les repérages de la voix maternelle et sa différenciation des autres voix, l'émergence de signaux qui deviennent des signes, la façon dont se nuancent les réactions aux personnes de l'entourage, etc., en disant cela, j'ai utilisé le langage : j'ai personnalisé ce discours avec un « je » qui n'advient que plus tard ; j'ai distingué ce qui ne l'est pas encore (les bras, les mains, etc.). Pourtant, c'est bien quelque chose de ce genre qui advient, avec un plaisir évident et partagé par l'entourage, à l'aube des premiers processus d'individuation et de différenciation, en deçà du langage, en deçà des représentations et des processus de symbolisation.

En deçà de l'activité fantasmatique ? Peut-être, à poser cette question, nous quittons cette zone du pur plaisir de vivre que je me suis plu à évoquer.

Les opinions divergent en ce qui concerne le statut, la genèse et les fonctions du fantasme. Il est peu douteux que le fantasme, comme les représentations et les processus symboliques dont il est le cousin, s'élabore progressivement au cours du développement psychique. Il s'élabore selon des modalités indéfiniment variées d'une personne à une autre, mais ces variantes individuelles, prises dans l'histoire de chacun, répondent à certaines structures typiques. C'est pour rendre compte de cette régularité sous-jacente que Freud avait postulé l'existence de fantasmes originaires, nommant ainsi trois structures fondamentales, celles des fantasmes de séduction, de castration et de scène primitive.

Mais quel sens donner à ce qualificatif « originaire » ? D'où procède ce donné supposé premier, antérieur à toute acquisition, à toute péripétie historique ? La meilleure réponse est sans doute : de l'immersion d'emblée dans l'humain qui est celle des *enfants des hommes*. Ainsi que le soutenait Winnicott, « un bébé, ça n'existe pas » : ce qui existe, c'est un couple mère-bébé, ou plus largement un ensemble constitué par le bébé et son entourage humain. Les personnes de l'entourage, au premier chef la mère, le père, le couple parental, en s'occupant du bébé, et en développant avec lui un système relationnel complexe, le font avec tout leur appareil

psychique, y compris leurs fantasmes, et d'abord ceux qui, précisément, ont conduit à ce bébé-là. L'originare, c'est, sans doute, le psychisme des parents. Or le psychisme des parents est pétri de conflits, comme tout psychisme humain ; il n'est pas et ne peut être pur amour.

Les fantasmes archaïques sur lesquels Melanie Klein a mis l'accent forment un tableau dramatique bien loin du plaisir de vivre. Il est de fait qu'on observe chez le bébé des premières semaines des explosions de cris et de larmes, des crises de colère, qui témoignent d'états de souffrance et de détresse assez évidents pour susciter immédiatement la participation affective, la sollicitude et les soins de l'adulte. Pour l'observateur attentif, qui tente d'imaginer ce qui peut se passer dans ce psychisme naissant, l'hypothèse de fantasmes dramatiquement vécus devient plausible. Alors, l'objet naîtrait-il dans la haine, comme l'avait suggéré Freud ? Peut-être, mais, de toute évidence, aussi dans l'amour. C'est ainsi que naît l'humain.

Rappelons ici cette belle formule de Serge Lebovici : *le sujet se fonde à être l'objet de l'objet*. C'est dans les yeux, le sourire, la parole de la mère (ou de ses substituts) que le bébé trouve le premier moteur de son évolution. Toute mère « suffisamment bonne », pour reprendre l'expression de Winnicott, tient des discours à son bébé, bien qu'elle sache pertinemment qu'il ne répondra pas sur le même plan. Si elle proteste « il me comprend quand même ! », elle a raison : quelque chose est demandé par le bébé, quelque chose qui est d'abord la chaleur, la présence rassurante, l'amour, et les soins au sens le plus simple du terme – mais aussi quelque chose qu'on peut caractériser comme sa « quête du sens ». Le bébé, et ensuite l'enfant, a impérativement besoin de donner sens au monde, car rien n'est plus terrible que le non-sens.

On peut en suivre les étapes avec émotion lorsqu'on partage ce plaisir avec un enfant. La célèbre observation de Freud, qui figure dans un texte de 1923 intitulé justement *Au-delà du principe de plaisir*, est illustrative. Freud, un jour, regardait son petit-fils, Ernst, alors âgé de 3 ans, très occupé à jeter par-dessus le bord de son lit une bobine attachée à une ficelle, puis à la ramener vers lui en tirant la ficelle ; il ponctuait la disparition d'un « Fort » (« au loin ») énergique, et la réapparition d'un

« *Da* » (« *voilà* ») satisfait. Ce jeu est banal en lui-même, tous les parents en observent d'analogues. Mais Ernst faisait plus que cela : il se plaçait devant un grand miroir, et, se baissant et se relevant, testait ses propres disparitions-réapparitions dans le miroir, ponctuant cela des mêmes « *Fort-da!* » que pour la bobine. De plus, cela se produisait lors d'une absence de sa mère : c'était alors la disparition de soi-même et de la mère qui se trouvait ainsi mise à l'épreuve, et que se vérifiait la possibilité de la réapparition.

Cela met bien en lumière l'émergence des premières représentations. En effet, la représentation est évocation de l'objet absent, elle en assure la permanence en dépit de ses fluctuations perceptives. On retrouve cette évidence du plaisir que donne la maîtrise progressive du sens dans ce que Jean Piaget a nommé les « jeux symboliques » : tous les jeux où un objet est évoqué par un autre objet (c'est un bâton, mais c'est une épée, c'est une poupée mais c'est un enfant), par des gestes, des attitudes, des sons (« *broum-broum* » pour une voiture), et même souvent en l'absence de tout objet réel (par exemple, “faire semblant” de se peigner avec un peigne imaginaire). Ainsi se teste et s'éprouve, longuement et avec un plaisir évident, l'extraordinaire pouvoir de faire exister qui définit la représentation et les processus symboliques.

Dans cette longue aventure qu'est la psychogenèse, la présence se fonde sur l'absence, le manque étant au cœur de l'être. C'est dans les alternances de la présence et de l'absence, de la satisfaction et du manque, que va se jouer, tout au long de la vie, la dialectique du plaisir et de ses obstacles.

L'accès au langage représente évidemment un moment décisif dans la mise en place de cette dialectique. Tout d'abord avec le langage oral.

Catherine a quatorze mois. Revenant à la maison après une excursion excitante et fatigante dans Paris, elle regarde sa mère vider le sac dont elle s'était munie. Je cite l'observation rédigée par la mère :

Que se passe-t-il quand je pense ? Comment appréhender la « mécanique à penser » ? Perception, représentation, symbolisation... ce sont les rouages de cette « activité de l'esprit » que Roger Perron – psychanalyste renommé – nous donne à mieux comprendre dans ce livre.

Quelle est l'origine de la pensée ? Quel rôle le langage y joue-t-il ? Comment naît la représentation ? En quoi la pensée participe-t-elle du plaisir de vivre ? Mais penser peut aussi être source de souffrances. Cet ouvrage interroge les troubles graves de la pensée : traumatismes, fantasmes, autisme, compulsion à penser, inhibition de la pensée...

Comment comprendre les relations entre le monde extérieur, celui des perceptions et des actions, et le monde intra-psychique, celui des représentations, des symboles, du langage ? Doit-on considérer que le second dérive du premier ?

Un questionnement qui hante depuis l'Antiquité philosophes et penseurs. Un ouvrage passionnant qui nous conduit au cœur du processus de pensée.

**L'auteur :** *Roger Perron est psychanalyste, directeur de recherche honoraire au CNRS, professeur émérite à l'Université Paris V et membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris (SPP).*



9 782848 355962

20 € TTC – France

ISBN : 978-2-84835-596-2

Visuel de couverture : © Abstract Artworks - Adobe Stock

[www.inpress.fr](http://www.inpress.fr)